

## 2. Noé, Jonas, Élie...



NOÉ

Ne l'écoutez pas !

Malheureux ! Tu vas perdre l'homme.

Si tu fais un pas hors de l'étroit sentier de Dieu,

Tu nous précipites tous, et toute la vie, dans le néant !

CHAM

C'est vous qui perdez toute chance de vie !

Et moi ! regardez comme je suis fort !

*Il s'approche du feu.  
Saisit une branche allumée.*

Plus fort que Dieu !

Son petit nouveau paradis terrestre, son enfer flottant,

Et tous ses plans et ses desseins, ses projets de créatures et de races,

Si je veux,

J'y mets fin tout de suite.

*Il promène comme un fou sa flamme devant les visages.*

Une braise dans le fourrage !

Et toute la barque flambe dans les cris !

Tout sera consommé !

Cette clameur et cette bonne odeur de chair brûlée par le feu après l'avoir été  
par l'espérance,

Divertira le Seigneur, désormais tout seul,

Et personne pour l'adorer et le faire jouir des malheurs humains !

Une braise ! Une braise dans le fourrage !

Et l'arche flambe comme une torche sur la mer, la bitumineuse  
barque pleine de bêtes et de gens qui n'en peuvent plus !

Le beau bûcher vers Dieu !

Et puis plus rien qu'une cendre légère qu'une vague suffit à couvrir pour  
toujours de son écume.

Regardez ! Je puis d'une braise mettre fin au monde !

Non ! je ne suis pas fou. Mais raisonnable !

Car je ne veux pas de demi-mesures et de lâcheté.

Je veux le salut – hisser la voile – ou la mort tout de suite.

Mais pas l'attente, pas l'attente et l'enfer du peut-être !

*Il est hors d'haleine.*

*Long silence.  
Noé devient plus profond et plus grand.  
Et Cham est au bout de ses forces.*

NOÉ

Malheureux Cham ! qui meurs d'amour, comme moi !

Tu dis : « Je suis plus fort que Dieu ! », mais s'il voulait, il t'ôterait le souffle à l'instant. Et tu le sais.

Mais je connais ta faiblesse ! Je sais comme tu te meurtris pour hurler ainsi !

Malheureux ! Tu simules la force par les cris, mais tu trembles.

Et tu me heurtes avec violence, dans l'espoir secret que ma force t'arrêtera.

– Mais du moins, toi aussi tu as porté ton fardeau jusqu'au bout.

Il ne t'a pas été dévolu la meilleure part.

Mais tu t'en acquittes avec honneur et saintement, j'en témoigne.

Rebelle par amour ! Blasphémateur sacré, voleur de feu par volonté divine,

Tu as mené bravement ta guerre sainte :

Tourne-la maintenant contre toi-même.

Alors, voici, nous sommes au bout du combat, toi et moi, face à face,

Et tu es libre.

Tu es au-delà des cris et de la frénésie de la lutte, maintenant !

Je ne te résiste pas ! Et pour la première fois

Tu es face à toi-même.

Achève le combat selon ta volonté profonde.

Moi, je remets notre cause entre les mains du Père.

*Cham tend la flamme et la regarde.  
Puis il regarde toute la famille dans les yeux.  
Il vient lentement à Noé. La flamme brûle entre eux.  
Alors, Cham, lentement, la tourne vers son cœur, l'approche de sa poitrine ;  
et, de sa main ouverte, l'écrase et l'éteint dans sa chair.  
Cham et Noé restent face à face un instant.  
Cham tend la branche éteinte à Noé, qui la prend.  
Noé sourit, comme secrètement, à Cham.  
Puis Cham se détourne de tout le monde.  
Il est seul, à l'écart, debout.  
Il pleure de souffrance et de joie.*

*Noé – Chronique du déluge,*  
THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître aux  
éditions éoliennes.



## JONAS

Je suis né à Dunkerque et ce nom signifie en flamand : Église des dunes. Où est cette église initiale ? Peut-être sous les dunes et les oyats, dans le sable, intacte. Un jour on creusera des caves et des galeries, la pelle butera sur une porte ornée de fer et de rouille, on poussera la porte, on ôtera le sable très fin, et l'on verra paraître la forme de cette église qui dort et prie depuis mille ans dans un sablier. Lampe levée, on regardera les figures des chapiteaux étonnés. Je les vois : ce sont des barques et des nefes, la reine des Sirènes au visage enfantin, Jonas et Noé se hélant, Ulysse devant un boulanger, le Christ dormant sereinement parmi l'orage sur le lac tandis que les disciples s'épouvantent. Lampe levée, on descendra dans la crypte, on rêvera dans le silence de cet œuf, dans la douceur de cette cale, on entendra contre ses flancs le bélier sourd de la mer et l'immense écumeux récit de sa bible de vagues. Ô coquillage, oreille de l'abîme !

Qui sait ? Peut-être que cette église primitive gîte sous la petite chapelle qui se trouve au sortir de la ville et près d'une route qui va vers la mer. Autant que je m'en souviens, cette *petite chapelle* – c'est ainsi qu'on la désigne à Dunkerque – n'a rien qui attire le regard. Elle est grise, pauvre. Mais le dedans est une merveille populaire. La Vierge vêtue d'or avec l'Enfant brille dans l'ombre. Aux poutres pendent des navires, des poissons d'argent. Aux murs sont scellées des plaques de marbre avec des noms, en ex-voto. Et si vous allumez un cierge ici ou là, vous verrez mieux, entre ces plaques de marbre noir et blanc, des peintures de naufrages. Cette église très petite est une barque immobile au milieu de la mer et de ses périls. Perle dans l'abîme du temps et de la mort. De Dunkerque, jadis, on partait pêcher le hareng d'Islande. Le Carnaval en garde la mémoire.

Je ne sais pourquoi j'aime si fort cette église des dunes, qui semble désuète et un peu oubliée, où je suis allé parfois dans mon enfance, et toujours seul et sans raison d'entrer. C'est elle que j'ai vue quand j'ai ouvert pour la première fois *Moby Dick*. C'est

parmi ses peintures de barques et de vaisseaux dans la tempête que j'ai vu le prédicateur de New Bedford interpellé les marins et les femmes, chacun se tenant dans sa propre songerie, *insulairement*, dit Melville : *de silencieux îlots d'hommes et de femmes se tenaient assis sans bouger, regardant fixement plusieurs plaques de marbre, bordées de noir et scellées dans la maçonnerie du mur de chaque côté de la chaire.*

Jonas

THÉÂTRE COMPLET, Tome III, *Théâtre du Souffle*, à paraître, éditions éoliennes.



La Voie.

Midi. Grand jour de feu. Lumière. À peine un souffle, parfois. Et depuis l'aube, au cœur du fil, l'angoisse et le chagrin.

L'orbe immense du jour et le chemin abrupt qui s'ouvre devant eux.

Au plus aride, au plus mûr de l'été, au plus étincelant du jour, sur cette route qui longe le Jourdain et parfois de haut le surplombe, abrupte, marchent deux prophètes d'Israël, blanchis de poussière, presque invisibles. Un vieillard, un jeune homme, et l'un est maigre, noueux, sec, une vieille vigne, l'autre est trapu, un ours, tête ronde et rase : Élie, Élisée. La barbe d'Élie est fine et blanche. La barbe d'Élisée drue et noire. Bruns comme le pain brûlé tous deux. Sandales fauves sur les pierres brûlantes. Ils s'en vont dans le feu. Ils savent l'un et l'autre qu'ils font ensemble sur terre leurs derniers pas.

« Écoute, Élisée, fils ! Écoute.

Entends-tu ? Entends-tu ? Est-ce que tu entends la rosée ? Écoute ! Écoute bien. Dis, est-ce que tu entends le bruit de la rosée, les pétales muets de la rose ? Cette parole... Le bruit de la rosée qui nous entoure ? sa confidence. Et le baiser des lèvres de la rose... Entends-tu comme moi sourire la rosée, bruire la rose ? Écoute ! C'est un délice, une promesse, le secret de Dieu. Quel jardin dans la flamme ! J'avais privé la terre de rosée dans ma jeunesse, mon cœur en est devenu le jardin. »

*Élie ou la conversion de Dieu*, Lethielleux, 2003.